

CINÉMA

par **ANDRÉ VIDEAU**
et **CHÉRIFA BENABDESSADOK**



La boîte magique

Film tunisien de Ridha Behi

► Quel joli film ! Le cinéma tunisien semble détenir le secret de ces films intimistes, nostalgiques, délectables, qu'il délivre à peu près une fois l'an comme un cadeau d'étrennes ou d'anniversaire. Souvenons-nous d'*Halfaouine* de Férid Boughédir, de *L'homme de cendres* de Nouri Bouzid, des *Silences du palais* et de *La saison*

des hommes de Moufida Tlati, des *Siestes grenadines* de Mahmoud Ben Mahmoud, de *Essaida* de Mohamed Zrab, de *Satin rouge* de Raja Amari... Voici aujourd'hui *La boîte magique* de Ridha Behi, cinéaste confirmé, révélé en 1975 par *Soleil des hyènes*, mais dont les réalisations se font rares depuis. Ce nouveau film se pré-

sente comme une sorte de bilan-rétrospective très personnel.

Raouf, un cinéaste tunisien aux abords de la cinquantaine, traverse ici une passe difficile. Son interprète, Abdelatif Kéchiche, comédien remarqué dans *Les innocents* d'André Téchiné, n'a aucun mal à mettre beaucoup de conviction à se substituer à l'auteur, lui qui s'est déjà essayé à la mise en scène, avec *La faute à Voltaire*. Il voit, avec une impuissance douloureuse, son couple se défaire au moment où une commande d'une chaîne de télévision européenne exigerait de lui une grande disponibilité d'esprit, du temps et des facultés créatrices pour se consacrer à l'introspection dans les souvenirs d'enfance. "À chacun son Cinéma Paradiso", selon la référence au film de Giuseppe Tornatore, pourrait être l'indicatif de la "collection" dans laquelle doit s'inscrire l'œuvre en gestation. Les ennuis sentimentaux de Raouf, qui évoluent assez vite vers la rupture, vont sans cesse interférer avec le projet et lui compliquer la tâche. Marianne Bassler, comédienne trop peu employée, est parfaite en épouse insatisfaite ayant épuisé les charmes d'une vie de privilèges, dans un pays de vacances où se sont aussi étiolés les élans de sensualité de ce couple stérile. Quand l'exotisme se transforme en exil, les attirances en

malentendus... Tout cela vaut des synopes du présent dans le passé, du quotidien dans les souvenirs et finalement du film dans le film. Il a fallu beaucoup de délicatesse pour tresser ensemble les deux histoires et garder entre elles la bonne distance.

Raouf s'est isolé à Kairouan, ville sainte qui servira de cadre à son film, comme elle a entouré son enfance et sa découverte du cinéma. Apparaît alors la figure exemplaire de Mansour, l'oncle gâteau qui fait échapper l'enfant à l'éducation trop rigide d'un père fouettard dans un milieu très conformiste. Il est projectionniste ambulante, autant dire marchand de romanesque et de rêve.

Sa vie n'est pas en reste et rivalise avec celle des héros sur pellicule. Vagabond, marginal et mécréant, Mansour loge au bordel quand il est sédentaire. Hichem Rostom l'incarne, valeur sûre du cinéma tunisien dont l'envergure s'impose de plus en plus en tête d'affiche... du cinéma égyptien. C'est lui qui offre à Raouf le cadeau déterminant de la boîte magique, qui ne contient certes pas les recettes du bonheur, mais qui, en animant les images, ouvre la voie à une vraie passion. Des années plus tard, entre nostalgie et lucidité, la boîte étant devenue caméra, Raouf sera peut-être capable d'accomplir de nouveaux miracles. Un film très réussi, touchant. *André Videau*

Mais l'environnement ne rend pas les relations faciles.

Nous sommes dans l'étonnant quartier du Lower East Side, au cœur du Manhattan latino, fortement identifié comme dominicain et qui garde des allures rustiques sinon rurales, avec des ateliers à ciel ouvert, des dépotoirs d'épaves, des poulaillers, des potagers, des cabanes... La mégapole, d'évidence, le dévore. Pourtant nous allons y découvrir (et apprécier) un film qui évite tous les écueils du cinéma ethnique, systématique et monochrome, avec violences et effets spéciaux garantis et dérives délictueuses des jeunes issus des communautés minoritaires. Il se distancie aussi des "campusinades" et de leur graveleux sottisiers, qui vise le grand public des cancre.

Reprenant et approfondissant le travail de leur film précédent, un court-métrage, *Five feet high rising*, le jeune réalisateur Peter Sollett et sa scénariste hispanique Eva Vives, dont on sent la patte dans l'extraordinaire mélange linguistique qui fait chatoyer les dialogues, ont dans ce premier long-métrage concocté une chronique familiale, estivale et amoureuse, d'une confondante sincérité. Tout le film est nimbé d'une tendresse enjouée qui n'atténue pas les émotions et les colères, d'une légèreté qui naviguerait entre un réalisme à la John Cassavetes (revendiqué par les auteurs comme un maître) et une subtilité à la Eric Rohmer. Tout se joue dans la famille Vargas, recomposée autour de la grand-mère (adorable Altagracia

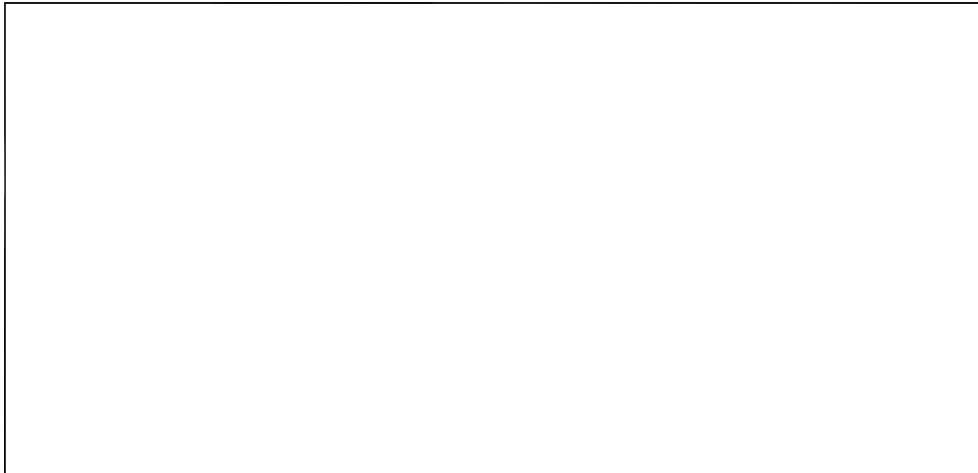
Long way home

Film américain de Peter Sollett

► Leçon de séduction numéro zéro : ne plus "sortir" (les mots sont forcément plus crus) avec le laideron du lotissement. C'est toute une réputation de tombeur qui serait mise en péril. Leçon numéro un : à coups de langue fréquents, toujours s'humecter les lèvres. C'est "leur" point de mire. Leçon numéro deux : si les choses se gâtent, ne pas être avare d'excuses, de promesses, de serments. Et ainsi de suite.

Ce discours de la méthode de Victor (Victor Rasuk), bel adolescent favorisé par la nature et qui le sait, s'adresse à son cadet Nino (Sylvestre Rasuk), encore en phase d'apprentissage et néanmoins travaillé par une sensualité aussi pressante qu'indécise. Sous nos yeux

et sous ceux d'un voisinage plein de curiosité, Victor va vite passer de la théorie à la pratique. Il y a urgence pour faire oublier un moment d'égarement dans les bras de la grosse Donna (Donna Maldonado). En compagnie de son pote Harold (Kevin Rivera), premier témoin à convaincre, il roule des mécaniques au bord de la piscine et lance des œillades assassines et des sourires mouillés vers deux copines, pas insensibles malgré leur feinte indifférence et leurs airs revêches. La jolie Judy (Judy Marte) semble avoir un fichu caractère. Plus discrète, Mélonie (Mélonie Diaz) se cache derrière ses lunettes et sa coiffure trop sage. Sans se l'avouer, déjà les garçons sont accros. Les filles aussi.



Guzman), vieille émigrée de Saint-Domingue – “où les vaches donnent du lait” – qui croit avoir bien gagné ses galons de citoyenne américaine. En pleine touffeur new-yorkaise, dans son logement exigü où personne ne fait chambre à part, elle cuisine même des hamburgers et élève tambour battant ses trois rejetons en plein âge ingrat. Il y a Victor, le joli cœur trop émancipé qu'elle veut un moment remettre à l'assistance publique, Nino, apparemment sage comme une image et qui joue du Bach au piano pour apaiser les tensions et Vicky, elle aussi en “surcharge pondérale”, qui se gave devant d'insipides programmes télévisés, jusqu'à ce que retentisse la sonnette ou le téléphone. Il y a aussi Judy, enfin décidée à faire le second pas, ou Carlos, son nigaud de frère, aussi maladroit en intermédiaire qu'en prétendant.

Il faut souligner que les six ou sept interprètes principaux, amateurs, s'impliquent à fond dans des personnages qui leur ressemblent. Cela confère au film spontanéité

et connivence. L'intelligence de la direction d'acteurs fait le reste. Et puis, derrière la comédie à fleur de peau, dont les paroles, les faits et les gestes font mouche, on s'aperçoit que le film aborde sans apprêts et sans avoir l'air d'y toucher les choses de la vie. La survie des immigrés dans une société prête à les absorber et à les robotiser, la place des sens et des sentiments dans le quotidien des adolescents avant leur passage à l'âge

adulte, la cuisine gage d'intégration, la religion ou ce qu'il en reste gage de loyauté, la musique qui adoucit les mœurs... On arrête. On ferait croire que le film n'est qu'une édifiante blquette. C'est tout le contraire.

Victor, petit-fils respectueux, frère aimant, amoureux transi, est un révolté. Il a soif d'absolu. Son passage à l'âge adulte, qui n'élude pas les conflits avec les siens, devient une aventure collective. A. V.

Noi Albinoi

Film islandais de Dagur Kari

► Le film risque de décevoir ceux qui savent tout juste de l'Islande, culture-choc oblige, qu'elle est le plus grand producteur européen de... bananes ! Mais le microclimat n'est pas la caractéristique de Bolungarvik, village du Nord perdu dans les fjords, écrasé sous la paroi abrupte des monts volcaniques et enseveli sous la neige et dont on ne verra presque aucun des mille habitants, sans doute calfeutrés au cours d'un hiver qui

n'en finit pas. Noi (l'étonnant Tomas Lemarquis) a le sommeil matinal des adolescents. Sa grand-mère excédée tire un coup de fusil par la fenêtre pour l'éveiller. Dès le premier plan, nous savons que le film va nous surprendre, avec son paysage glaciaire déprimant et son jeune héros contrasté.

Noi est un albinos au crâne lisse et aux yeux saillants, reflétant parfois une sidérante lucidité. Sous ses apparences débiles pourrait

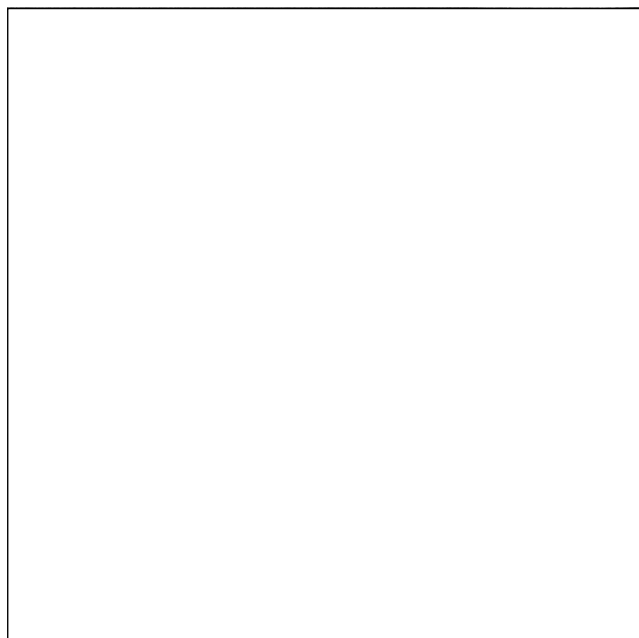
bien se cacher un surdoué. Il n'a pas son pareil pour fracturer les portières, déclencher le *jackpot* sur la machine à sous, déjouer les pièges du Rubik's cube ou du psychologue scolaire, ou pour se faire remplacer aux cours qui l'ennuient par un magnétophone déposé à sa place par un camarade. Mais il est loin de se satisfaire de ces frasques. Chaque jour et dans chacune de ses relations, il bute sur le même mal de vivre qui le replie sur lui-même. La grand-mère n'a que des fonctions nourricières. Le père, pianiste inaccompli, chauffeur de taxi occasionnel et ivrogne invétéré, confond les rapports humains et paternels avec les élans et la verve débordante qui suivent ses libations. Les rares habitants du "coin" semblent tous murés dans leurs *blockhaus*, vigilants et hostiles, autant par égoïsme que par désespoir.

Comment briser cette glace qui enserme les cœurs, sinon en s'enfermant à six pieds sous terre, dans une sorte de caveau creusé sous la maison où l'on accède par une trappe discrète ? Mais Noi ne se laisse pas abattre, et le film, où drôlerie et imagination libératrices sont présentes jusqu'au dernier détour du tragique, n'est pas une élégie frigide et suicidaire. Car il est toujours possible d'oublier un quotidien rebutant. Devant les images de la télévision, où Noi admire les contorsions et les cascades aériennes (et peut-être le laconisme) d'un Jet Li, ou de façon plus simpliste en se projetant au "lunetoscope" des vues, toujours

les mêmes, comme une réplique sarcastique au décor qui l'entoure. Une mer azurée qui roule des vagues de surf vers une plage blonde semée de cocotiers.

C'est là qu'ils iront avec Iris. Car depuis peu à Bolungarvik il y a Iris, et la vie a pris une autre tournure. Elle vient de Reykjavik, autant dire d'un autre monde, pour servir au café-restaurant de son oncle. L'homme est rebutant, le climat

exécrable. Elle a vite fait de partager les désirs d'évasion de son nouveau soupirant, fantasque mais beau gosse. Nous ne dirons pas comment l'humour le plus noir vient précipiter le dénouement et faire table rase des obstacles qui bornaient la vie sans perspectives de Noi. Un film hors du commun qui permet de placer les plus grands espoirs dans ce réalisateur qui n'a pas trente ans. A. V.



Travail d'Arabe

Film français de Christian Philibert

► Le titre, aux forts relents colonialistes, pouvait faire craindre le pire. Bonne nouvelle, cette galéjade en forme de *western* arabo-provençal, est une fable antiraciste qui pourrait bien avoir été l'une des surprises agréables de l'été. Christian Philibert, le réalisateur des farceuses *Quatre sai-*

sons d'Espigoule (aucune parenté avec Nicolas, de *Être et avoir*), et sa coscénariste Yamina Guebli (auteur de *Français à part entière*, où elle filmait la colère des fils de Harkis), y sont allés gaiement dans cette chronique villageoise composite qui baguenaude entre le faux documentaire (sur les arnaques d'une petite

entreprise de bâtiment) et la fiction truculente et moralisatrice (autour des déboires d'un brave type d'origine immigrée). Ils mettent autant de verve à régler un contentieux personnel avec les magouilles de chauffagistes qu'à dénoncer la xénophobie rampante et banalisée qui a cours dans le Midi. Le tout sur des références révérencieuses ou rigolardes aux compositions de Sergio Leone.

Mohamed Ben Moussa, dit Momo (Mohamed Metina), sort de prison – il a été incarcéré pour une peccadille. Ni ses parents, ni sa sœur serveuse de bar n'ont envie de lui venir en aide. Chacun soigne sa réputation. Mais Momo, adroit et travailleur, veut coûte que coûte se sortir de la mouise et de l'opprobre. Malgré le contexte hostile aux Maghrébins dans la région, il n'a pas trop de difficulté à trouver un "job" : le volubile et tortueux Gilou (Cyril Lecomte) l'embauche dans l'entreprise, apparemment prospère, des frères Gutti.

Il lui suffira de quelques incursions sur des chantiers que les patrons supervisent avec une incompetence manifeste et un bagout qui ne tolère pas la réplique (et que dirige l'inénarrable Batavia – Gérard Dubouche –, bien intégré dans le pastis local), pour qu'il découvre des pratiques frauduleuses et, à l'occasion, homicides. Une tuyauterie défectueuse aidera par exemple une mamie encombrante à "débarrasser le parquet", à la satisfaction des héritiers, des promoteurs et des installateurs. C'est la goutte d'eau qui fait déborder la vase... Car Momo avait

trouvé un refuge auprès de cette vieille dame sans préjugés, qui lui chantait des romances de Joséphine Baker et dont il se proposait de cultiver le jardin. Chagrin et indigné, Momo va faire part de ses doutes (et de ses convictions) à l'expert chargé de délivrer les certificats de conformité des travaux. L'étonnant Jacques Bastide, fonctionnaire incorruptible qui s'est "fait la tête" du juge Eric de Montgolfier, imite les obstinations et les témérités.

Les deux justiciers – le "shérif" et le "poor lonesome cow-boy" – se

retrouvent alors au bistro du coin, baptisé Le Saloon, où officie le pleutre Robert, commerçant avant tout. Ils vont unir leurs efforts pour faire tomber le réseau des crapules. On ne vous en dira pas plus pour laisser sa saveur à ce film généreux et loufoque, dont le (anti)héros, simple employé de mairie dans le civil, semble se jouer – devant des ciels cramoisis, des marécages glauques, ou des routes filant à l'horizon – de ses grands aînés hollywoodiens. Il était une fois dans le Var-Ouest...

A. V.



Bedwin Hacker

Film tunisien de Nadia El Fani

► Rien de didactique dans le premier long-métrage de Nadia El Fani, un thriller sur fond de piratage informatique. "*J'ai choisi de m'intéresser à ceux qui sont à la marge, nous déclarait-elle au festival panafricain de Ouagadougou, ceux qui revendiquent leur liberté, la vivent mais ont peu de contact avec leur société, c'est le moyen de s'en protéger et de continuer à vivre librement.*"

La réalisatrice revendique, avec *Bedwin Hacker*, "*un acte politique*". Radiographie de marginaux

tunisiens, son film s'interroge sur les rapports Nord-Sud, et même les inverse, puisque l'héroïne, une "Maghrébine qui gagne", est une Tunisienne qui pirate les télévisions européennes pour émettre des messages de paix... en langue arabe. D'où une course-poursuite entre les deux rives de la Méditerranée, mais on ne gâchera pas le plaisir du spectateur en dévoilant davantage l'histoire.

Le premier message envoyé du désert par Kalt, génie féminin de l'informatique, sonne d'emblée sur



les écrans européens comme une revendication d'existence : *"Dans le troisième millénaire, il existe d'autres époques, d'autres lieux, d'autres vies... Nous ne sommes pas des mirages."* Un droit d'exister face à ceux qui ont le pouvoir dans l'hémisphère Nord, mais aussi d'exister autrement que par l'image qu'ils se font de ceux de "là-bas". *"Nous ne sommes pas 'la Tunisie', affirme Nadia El Fani, mais nous en faisons partie."* Il y a, dans la claire explicitation de ces présupposés, la réponse à la principale critique qui peut être adressée à *Bedwin Hacker* : ir-ré-a-lis-te !

Le fait est que la réalisatrice a procédé à de nombreux renversements : c'est du désert que Kalt et sa bande surprennent le monde ; ce sont des personnages féminins libres qui occupent l'écran ; c'est la société majoritaire qui passe au second plan ; c'est le bar qui représente *"un espace de modernité et d'émancipation, même si c'est un lieu clos"* ; ce sont les parents et amis de "là-bas" que l'on voit réagir aux images en relatant l'expulsion

de leurs proches, etc. Malgré cette incursion dans l'actualité, le thème de l'immigration déborde ici largement de ses limites habituelles, les protagonistes principaux se jouant allégrement des frontières nationales. Ils sont d'ailleurs totalement à l'aise dans les différentes aires culturelles. Chez nous, insiste

Nadia El Fani, *"une chose est vraie et son contraire l'est aussi. La pluriculturalité est un phénomène ancré dans tous les pays du Sud, mais les sociétés résistent et en deviennent schizophrènes."*

Autre critique opposable à la réalisatrice : un projet trop ambitieux et des acteurs pas toujours et pas tous au niveau de l'ambition. Avec un budget d'environ 610 000 euros, dans un pays qui ne dispose que d'une cinquantaine de salles et où trois films en moyenne sont réalisés chaque année, les difficultés sont d'abord objectives. Et Sonia Hamza s'en sort très bien pour son premier rôle à l'écran. Tout film devant être jugé en tant que tel, celui-ci, malgré ses défauts, exprime une jubilation qui devrait en inspirer d'autres.

Chérifa Benabdessadok

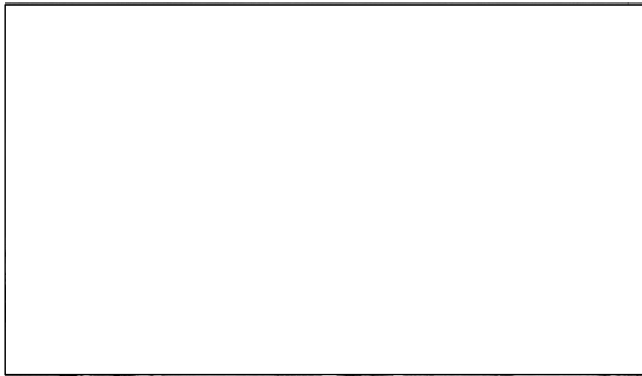
Paris selon Moussa

Film guinéen de Cheik Doukouré

► Connue pour sa carrière d'acteur, au cinéma comme au théâtre, Cheik Doukouré signe avec son troisième long-métrage, *Paris selon Moussa*, une fiction que l'on ne manquera pas d'interpréter comme une condamnation de l'immigration. *"Mon film plaide pour l'autodéveloppement de l'Afrique et pour le retour de ceux qui peuvent y apporter quelque chose"*, nous déclarait-il à Ouagadougou, lors du dernier Festival panafricain du cinéma. Il a reçu le prix de la meilleure interprétation masculine pour le rôle, principal, qu'il incarne dans *Paris selon Moussa*. Le réalisateur de *Blanc d'èbène*

(1991) et du *Ballon d'or* (1993) persiste et signe : *"L'immigration n'est pas une panacée, dit-il. À mon avis, la solution au développement de l'Afrique appartient aux Africains eux-mêmes, non seulement aux gouvernements, mais à tous ceux qui ont vécu et travaillé dans les pays occidentaux pendant des dizaines d'années et pour lesquels il est temps de réinvestir en Afrique ce qu'ils ont acquis en richesse et en expérience."*

Le propos du film est un peu plus nuancé et surtout traité avec humour. Un paysan guinéen quitte son village natal (et ses trois épou-



ses) pour venir en France acheter une motopompe à eau destinée à irriguer les champs et à faire revivre la communauté. Chargé d'une lourde mission et muni de la somme d'argent nécessaire, Moussa Sidibé tombe dans les pattes de *pickpockets* qui lui dérobent une partie des deniers collectifs. Le voilà placé dans une situation impossible : trouver coûte que coûte l'argent manquant avant l'expiration de son visa car il n'est pas question pour lui, homme d'honneur, de rentrer bredouille. Moussa travaille au noir, couche dans une église occupée par des sans-papiers. Il s'attache aux personnages qu'il rencontre – et eux s'attachent à lui – notamment à une jeune femme française avec laquelle il a une relation amoureuse.

Moussa découvre le rêve français de ses compatriotes africains. Naïf mais doué d'une solide vision du monde, généreux mais capable de se défendre face à l'adversité, Moussa est un personnage sympathique qui donne au film une véritable épaisseur. Le rythme est soutenu, l'histoire est plus ou moins vraisemblable (malgré la reconstitution de l'évacuation de l'Église Saint-Bernard), les situations parfois poussées à l'extrême. *“La solution n'est pas l'expulsion, précise Cheik Doukouré. Tant que les gens n'auront pas trouvé quelque chose sur place, ils reviendront. Ils découvrent que c'est un miroir aux alouettes mais ils n'osent pas dire comment ils ont vécu en France. L'intérêt de la fiction est de mettre le gros plan sur des situations extrêmes.”* Ch. B.

Nha Fala

Film français de Flora Gomes

► Si la beauté est un don du ciel, Fatou N'Diaye, la comédienne française d'origine sénégalaise qui incarne Vita dans *Nha Fala*, en est un des plus éclatants. *“Elle est belle comme un ballon de football”*,

affirme l'un des personnages. Seulement voilà, Vita, objet de passions et de sollicitudes, est frappée d'une fatale malédiction : alors qu'elle se prépare à quitter sa ville natale africaine pour suivre des

études à Paris, sa mère lui fait jurer de ne jamais chanter sous peine de mourir. Ainsi parle la légende, interdisant aux femmes de la lignée de s'adonner au plaisir du chant, dont s'inspire le titre *Nha Fala* – qui signifie “ma voix” en portugais, mais aussi “mon destin”, “ma vie”. À partir de cet argument, Flora Gomez, réalisateur bissau-guinéen, a construit une très belle comédie musicale, légère, comme le veut le genre, parfois surréaliste, fourmillant de signes et de clins d'œil sur les réalités africaines. Tourné au Cap Vert, mais sans identification formelle d'un lieu, et à Paris, *Nha Fala* s'éloigne résolument des images récurrentes sur l'Afrique, entre guerres et catastrophes. Flora Gomez affirme avoir voulu traduire un syncrétisme, *“un assemblage de questions à partir de réalités vécues par les sociétés africaines”* : le chômage – *“ici, personne n'a sa place, le médecin doit faire le taxi, le professeur d'université cire les chaussures”* –, la spéculation et le gain facile assurant aux “nouveaux riches” des revenus indécents, l'amnésie par rapport au passé récent. Ainsi le buste d'Amilcar Cabral, père de l'indépendance de la Guinée-Bissau, est-il ballotté au long du film, de benne en landau, car personne ne sait qui il est et ce qu'il faut en faire.

La diversité est aussi dans l'équipe de production : c'est le Camerounais Manu Dibango qui a signé la bande-son, alors qu'il ne parle ni le portugais ni le créole (la langue du film). *“Il a donc fallu me traduire le script, explique-t-il, au fur et à*

mesure que j'essaie d'imaginer les scènes... en français." Fatou N'Daye a dû elle aussi apprendre le créole et a séjourné un mois au Cap Vert avant le début du tournage pour se "réadapter à la chaleur, à la lumière". Le réalisateur s'est entouré de deux chorégraphes, Clara Andermatt et Max-Laure Bourjolly, l'une portugaise, l'autre antillaise... Rien de surprenant donc à entendre Flora Gomes prédire : *"L'avenir de cette planète, c'est le métissage. Personne ne peut l'interdire."*

La joie de vivre n'est pas feinte, dans ce film qui pourtant commence et finit par un enterrement, des enterrements pas sérieux, une virée à Paris très fleur bleue où Vita vit une histoire d'amour, des

couleurs éclatantes... Un moment agréable, même si le scénario traîne parfois, cherchant un rebondissement ou une tension. Sélectionné dans de nombreux festivals, dont celui de Venise, Nha Fala a obtenu le prix de la ville de Ouaga-

dougou au Festival panafricain du cinéma 2003. Profondément attaché à la mémoire d'Amilcar Cabral, Flora Gomes caresse le projet de lui consacrer son prochain film. On l'attend avec impatience.

Ch. B.

